Représentation du passé comme réparation

L'histoire après l'apartheid

Bogumil Jewsiewicki

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/4692>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.4692

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2004

Pagination : 447-452

ISBN : 978-2-7132-1823-1

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Bogumil Jewsiewicki, « Représentation du passé comme réparation », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 173-174 | 2004, mis en ligne le 08 mars 2007, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/4692> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.4692>

Bogumil Jewsiewicki

Représentation du passé comme réparation L'histoire après l'apartheid¹

Le hasard de l'envoi d'ouvrages et l'inévitable arbitraire d'attribution et d'acceptation de rédiger un compte rendu ont présidé à la composition de ce groupe de cinq livres² dont je parlerai ci-dessous. Il serait ainsi abusif de présenter cette sélection comme étant représentative des travaux récents de sciences sociales sur l'Afrique du Sud. J'ose néanmoins soutenir que le fruit de ce hasard autorise une réflexion sur la place qu'une reinterprétation du passé occupe autant dans la recherche que dans la politique et autres activités qui dominent l'espace public dans ce pays dix ans après ses premières élections démocratiques et au moment du troisième scrutin qui, selon toute vraisemblance, accordera un second mandat au président actuel Thabo Mbeki.

Je ne crois pas faire violence aux réalités sud-africaines de la dernière décennie en soulignant que le réaménagement du passé et de ses représentations dans l'espace public — mais aussi dans l'espace privé de plusieurs Sud-Africains —, ainsi que la volonté d'établir par dessus l'apartheid une continuité historique de la nation relèvent de la Réparation. Comme toute réparation pour les torts subis jadis — souvent de la part, et dans le chef, des personnes qui ne sont plus en vie ou qui ne sont plus professionnellement actives — cette réparation ne saurait être largement que symbolique.

-
1. *History after Apartheid* est le sous-titre du livre d'Annie Coombes.
 2. Annie COOMBES, *Visual Culture and Public Memory in a Democratic South Africa*, Durham, Duke University Press, 2003.
Leslie WITZ, *Apartheid's Festival. Contesting South Africa's National Pasts*, Bloomington, Indiana University Press, 2003.
Nancy J. JACOBS, *Environment, Power, and Injustice. A South African History*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003.
Ronald HYAM & Peter HENSHAW, *The Lion and the Springbok. Britain and South Africa since the Boer War*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003.
Hermann GILIOMEE, *The Afrikaners. Biography of a People*, Londres, Hursrt & Co, 2003.

Les deux présidents sud-africains démocratiquement élus, Nelson Mandela et Thabo Mbeki, ont successivement mis l'accent sur deux mesures de réparation que je qualifie de politique puisqu'elles définissent la nature même de la nation et de l'État. La Commission « Vérité et réconciliation » s'est attachée à combler le fossé creusé par le régime de l'apartheid afin qu'il n'y ait désormais et pour toujours qu'une seule nation, partageant non seulement le présent mais également ayant en commun le passé. Dire en public les souffrances subies et les crimes perpétrés sous le régime d'apartheid par des êtres humains, entendre des individus reconnaissant les crimes commis contre d'autres individus avait pour but de rendre désormais impossible tout déni de responsabilité pour le passé. Il s'agissait donc, en en faisant le deuil, d'empêcher la négation du passé. Pour apprendre à vivre avec la mémoire de l'apartheid qui empêcherait de réduire cette période à une parenthèse ou à un accident, qui interdirait d'en rendre uniquement responsables quelques agneaux sacrificiels, tous les Sud-Africains devaient participer à ce deuil.

En matière de réparation pour les crimes commandés par le régime, mais commis par des individus, la présidence de Nelson Mandela a été surtout marquée par la reconnaissance et par le devoir de savoir. Le premier mandat de Thabo Mbeki était dominé par la recherche d'une continuité de la nation et par l'affirmation de sa place dans le concert des nations, dans le monde globalisé, en particulier dans l'univers de l'Afrique et de ses diasporas. Ainsi, déjà au début de sa présidence, le discours sur la Renaissance africaine faisait de la nation sud-africaine une nation résistant à toute oppression, coloniale et raciale en particulier. Plus tard, l'ambition politique s'amplifiant, l'Afrique du Sud est posée en leader non seulement de l'Afrique, mais également des peuples et des nations noirs. Un besoin manifeste de continuité enracine cette dernière au début de l'époque « moderne » caractérisé tout autant par l'implantation coloniale que par la résistance des peuples soumis à la domination européenne. Leslie Witz montre comment le même moment fondateur, l'arrivée en avril 1652 des premiers colons européens, passe de la représentation inscrivant la domination raciale au cœur du rapport « sacré », celui d'une communauté raciale à sa terre « promise » à celle d'une lutte de plus de trois cents ans pour une Afrique du Sud démocratique.

Deux des livres présentés ici permettent de suivre la reconstruction/incorporation du passé « national » dans l'espace public d'une nation « nouvelle » qui a plus de trois cents ans d'âge. Sans être consensuel, ce nouveau passé peut au moins être partagé par ceux pour qui la revendication de l'africanité gît au cœur des identités tant collectives qu'individuelles, à savoir les Africains noirs et les Afrikaners ou Africains blancs. Au début de son excellent livre, Annie Coombes, présente la controverse déclenchée en 1999 dans la presse sud-africaine par le rappel que l'africanité est une qualité transmise plutôt par la terre que par le sang, en vertu de quoi les Afrikaners seraient des Africains même s'ils sont blancs³. Cette question

3. Notons que dans les domaines de l'enseignement supérieur et de la recherche, tous les organismes internationaux, et à ma connaissance nationaux du Nord,

fut au cœur de l'ouverture de la négociation politique entre les intellectuels afrikaners et la direction politique du Congrès national africain (ANC) en exil. La reconnaissance par l'ANC de l'africanité des Afrikaners avait ouvert la voie de la solution négociée⁴. Accepter qu'il puisse y avoir, tout à fait légitimement, des Africains-Européens — même si cette question est vigoureusement débattue dans l'espace public — a besoin d'un récit, d'une mise en scène permettant à la nouvelle nation d'habiter son territoire. Leslie Witz permet de voir comment le héros fondateur de l'Afrique du Sud blanche, Van Riebeeck, dont la plus récente mise en scène à ce titre date de 1952, a récemment fait l'objet d'une nouvelle représentation. L'Afrique du Sud, plutôt pluricommunautaire que multiculturelle a, sans le moindre doute, été fondée au XVII^e siècle sur l'inégalité des communautés humaines et l'esclavage. Depuis un peu plus d'une décennie, la résistance à ces inégalités est devenue le thème central de sa nouvelle histoire, qu'il s'agisse de la lutte des communautés noires contre l'oppression de la part des boers (Afrikaners) ou de la résistance de ces derniers contre l'impérialisme britannique. Jadis passée sous silence⁵, la participation des Africains noirs à la guerre anglo-boer a été mise à la place d'honneur lors des récentes célébrations du centenaire. Il a ainsi été possible à la nouvelle Afrique du Sud, désormais plutôt représentée par l'image de la Renaissance africaine, dont elle serait l'actrice mondiale, que par l'arc-en-ciel (*rainbow nation* de Nelson Mandela), d'affirmer sa nouvelle personnalité internationale. Sur la scène politique mondiale, l'image et l'ambition se sont concrétisées dans le soutien apporté par Thabo Mbeki à l'ex-président haïtien Aristide lors des très controversées célébrations du bicentenaire de l'indépendance de la première république noire moderne. La guerre anglo-boer, désormais présentée en Afrique du Sud plutôt comme la guerre anti-coloniale d'une nation attachée à l'indépendance, serait une étape importante sur le chemin historique de l'émancipation des nations noires modernes. Surprenante, dans le contexte de l'abstention massive de la communauté internationale, la présence du président sud-africain aux côtés du régime haïtien agonisant prend tout son sens à la lumière des ambitions dont témoigne la Renaissance africaine.

En empruntant aux sources différentes mais néanmoins convergentes qui, avant et après 1994, ont produit pour l'espace public sud-africain un nouveau discours sur le passé, Leslie Witz écrit en substance : « En 1752, lors du premier centenaire de l'arrivée de Van Riebeeck au Cap, la référence faite au psaume 147 : 12-14 avait, pendant plus de deux siècles, érigé ce

appliquent une règle similaire, peu importe la couleur de leur peau, et tous les citoyens sud-africains bénéficient des programmes s'adressant aux ressortissants des pays du Sud.

4. Hermann GILIOMEE cite (p. 192) R. E. A. HOERNLÉ, un libéral des années 1930, qui, dans *Race and Reason*, paru en 1945 à Johannesburg, a qualifié le personnel domestique des Afrikaners de « Black Europeans ».
5. L'historiographie d'inspiration marxiste l'a traitée présentant les Africains noirs surtout comme victimes d'un conflit impérialiste que ce soit du côté britannique ou de celui des boers.

lieu en Nouvelle Jérusalem et ses Blancs en peuple élu. La race inscrite au centre de l'histoire a fait de la première le concept immuable du territoire nommé Afrique du Sud. Trois siècles et demi après cet événement fondateur, son sens historique a été radicalement transformé. En mai 1994, "depuis qu'à l'instar d'un arbitre proclamant le vainqueur, Mandela a levé vers le ciel les mains du vice-président Mbeki"⁶, l'oppression raciale instaurée en système en avril 1652 a été jetée dans les poubelles de l'Histoire. C'est alors, après plus de trois cents ans d'attente, que quelques heures seulement séparaient des urnes les électeurs noirs attendant devant les bureaux de vote⁷. Que ce vote ait eu lieu en avril n'est évidemment pas innocent du point de vue d'une réparation due à la nation politique » (notre traduction).

Trois autres ouvrages permettent de compléter et d'enrichir la réflexion sur la reformulation de l'Histoire contemporaine autour du récit de vie d'une nation qui, depuis sa naissance, résiste aux oppressions tant extérieures qu'intérieures. Pour cette nation qui, après 1994, découvre sa face cachée pervertie par le régime de l'apartheid, retrouver dans l'espace public un passé qui la conforte dans sa « profonde » identité, constitue une réparation qui couronne le cycle de réparations ouvert par la Commission « Vérité et réconciliation » à l'égard des individus. De la réconciliation entre les individus qui, après 1994, devaient de toute urgence faire le deuil de la mémoire d'un vivre-à-part pour s'engager dans un vivre-ensemble, il a fallu passer à l'histoire des communautés ayant résisté à l'oppression. Respectivement, les livres de Nancy Jacobs, de Ronald Hyam et Peter Henshaw et de Hermann Giliomee permettent d'éclairer les étapes de ce processus auquel les sciences sociales participent pleinement.

Comme je l'ai déjà signalé, la terre occupe en Afrique du Sud une très grande place dans les conflits et les négociations identitaires. Il en est ainsi parce que le christianisme y constitue la base philosophique de légitimation des identités collectives « modernes » des deux côtés du spectre politique qui, il a encore dix ans, séparait les « Africains européens », prétendant avoir reçu de Dieu cette « terre promise », des Africains noirs pour qui elle est terre ancestrale. La controverse autour de l'africanité de ces Africains d'origine européenne en témoigne, tout comme la construction des identités politiques s'appuyant sur la « terre » plutôt que sur le « sang » aide à modérer la racialisation de la politique interne sur laquelle plane l'ombre de l'apartheid. Au centre des politiques identitaires, la terre est évidemment aussi au cœur de toute réparation économique et sociale⁸. Ainsi, l'écologie et l'environnement sont en Afrique du Sud des terrains de confrontation des débats politiques urgents. À partir d'un exemple régional, Nancy Jacobs en donne une excellente et très instructive démonstration. Il n'est pas

6. *Time Magazine*, 23 mai 1994, cité par WITZ, p. 4.

7. WITZ cite cette fameuse remarque d'un électeur : « If you've waited 300 years for a vote, what's another five hours in the rain ! », *Cape Times*, 28 avril 1994.

8. L'excellent chapitre du livre d'Annie COOMBES « District Six : The Archeology of Memory » en donne la mesure.

innocent que le sous-titre de son livre l'annonce comme *Une histoire sud-africaine*. Martin Legassick de l'Université du Cap occidental (Western Cap) présente ce livre comme étant une « intersection à l'histoire environnementale et de l'histoire sociale portant une attention additionnelle sur la race » (4^e de couverture).

The Lion and the Springbok. Britain and South Africa since the Boer War de Ronald Hyam et Peter Henshaw pourrait paraître un exercice académique d'histoire impériale, fausse impression initiale que risque de conforter l'intention affichée par les auteurs de corriger les interprétations qui ont dominé l'historiographie sud-africaine des décennies 1970 et 1980. Cependant, par le travail de distanciation entre l'Afrique du Sud et la Grande-Bretagne, s'opère une banalisation des rapports autant avec l'ancienne puissance impériale qu'avec le Commonwealth. Le fait que le régime de l'apartheid considérait le Commonwealth comme une insignifiante relique du passé facilitait la position du président de l'ANC, Oliver Tambo, selon laquelle l'Afrique du Sud noire n'avait jamais vraiment quitté l'organisation. En 1994 l'Afrique du Sud accepte l'invitation d'y revenir et affiche une position pragmatique : « Le Commonwealth, comme nous, trouve plus productif de regarder devant plutôt qu'en arrière. » L'ambassadeur sud-africain à Londres, cité par Hyam et Henshaw (p. 349), insiste néanmoins sur le fait que ce retour n'était pas la principale priorité de son gouvernement en matière de politique étrangère.

Les Afrikaners, biographie d'un peuple, de Giliomee, l'un des meilleurs historiens sud-africains, est un livre que tout chercheur qui s'intéresse à l'Afrique du Sud devrait connaître. Il s'ouvre sur cette citation d'Elie Wiesel « Vivre sans passé est pire que vivre sans avenir » qui, dans le contexte de ma réflexion, se passe de tout commentaire. L'association de la politique d'apartheid avec les Afrikaners en tant que peuple, aussi excessive qu'elle soit dans sa totalité, avait fait que sa chute, même si elle a été négociée, a remis en question l'avenir d'un peuple. À la fin des années 1990, de nombreux intellectuels afrikaners exprimaient de très sérieux doutes sur la survie à long terme de la langue et de la culture afrikaans, et les jeunes en questionnaient même la pertinence (pp. 664-665). Exclu jadis de sa propre société et du pays, Breyten Breytenbach est revenu en 1998 à sa langue, à son pays et à son ancienne maison d'édition pour appeler les Afrikaners à élargir leur conscience et développer leur humanisme en reconnaissant, entre autres, être en majorité d'origine bâtarde (de sang mixte), mais aussi pour les inviter à résister à l'arrogance des anglophones. Van Wyk Louw leur enjoint alors de choisir entre la simple survie et la survie dans la justice (cité par Giliomee p. 663), etc. Pour faire reconnaître leur africanité, pour se démarquer des libéraux anglophones leur attribuant l'entière responsabilité de l'apartheid, pour surmonter le handicap de la mémoire de ce dernier faisant résonner dans leur langue les injures et les ordres racistes⁹, les

9. Antjie KROG, *Country of My Skull*, Johannesburg, Random House, 1998, p. 238.

Afrikaners avaient un besoin urgent de se confronter à leur passé, mais aussi de pouvoir se reconnaître dans un récit du devenir d'un peuple qui, après avoir exorcisé la malédiction de l'apartheid¹⁰, appartenait pleinement à la nouvelle nation sud-africaine. Comme pour les Africains noirs, mais aussi pour les Africains indiens, au moins pour la jeune génération afrikaner considérant la survie comme tâche principale (Giliomee p. 664), la nouvelle histoire constitue une mesure de réparation.

Université Laval, Québec.

10. GILIOMEЕ écrit : « Apartheid was a blight on their name and a hidden curse on their future » (p. 665).